

## 216. LETTRE

A Eustathius philosophe.

*On voit par cette lettre l'empressement que saint Basile avait pour se rendre savant, puisqu'il faisait tant de voyages, et qu'il cherchait partout les bons maîtres. Comme il écrit à un philosophe païen, il lui parle de destin, de fortune, de fatalités; il le ramène cependant sur la fin de sa lettre aux sentiments de l'écriture et au christianisme touchant la providence.*

**V**os lettres m'ont infiniment consolé des mauvais tours que la fortune me joue par les nouveaux embarras qu'elle fait naître chaque jour qui m'ont empêché de vous voir jusqu'à maintenant. Je faisais réflexion en moi-même s'il y a quelque apparence de vérité à ce que tant de gens disent que nos affaires grandes et petites dépendent d'une nécessité fatale, et que nous n'avons point de liberté, ou si cela n'est pas; qu'il y a une certaine fortune qui gouverne la vie des hommes, vous me pardonneriez aisément ces pensées, quand vous aurez appris le sujet qui me les a fait naître. La réputation où la philosophie vous a mis m'avait fait abandonner Athènes et mépriser tout ce qu'elle a de plus considérable. J'avais évité la ville qui est après de l'Hélespont avec plus de soin qu'Ulysse n'évita le chant des sirènes. J'étais effectivement fort touché de l'Asie, et je me hâtais d'arriver à la métropole pour avoir part aux biens qu'on y trouve. Etant arrivé dans ma patrie, je ne vous y trouvai point, vous que je cherchais avec tant d'empressement; depuis ce temps-là j'ai été retenu par mille obstacles qui me sont survenus les uns après les autres; car ou les maladies ont rompu toutes mes mesures, ou le voyage que vous avez fait en Orient m'a mis hors d'état de vous accompagner. Etant enfin arrivé en Syrie après mille fatigues, je n'ai pu encore vous joindre, parce que vous étiez déjà parti pour l'Egypte. Il fallait donc me résoudre à entreprendre un long et pénible voyage, sans savoir si je serais assez heureux pour vous rencontrer. Mais tous mes desseins me réussissaient si mal, qu'il eût fallu pénétrer jusque dans la Perse, et aller jusqu'aux plus reculés barbares puisque vous y étiez déjà, tant la fortune s'opiniâtrait à me persécuter; ou me résoudre à demeurer à Alexandrie, c'est le parti que j'ai choisi. Je crois, si on ne m'eût arrêté comme une bête qu'on amuse avec une branche qu'on lui montre, et qui la fait suivre, que je serais allé jusque dans le fond de l'Inde, errant jusqu'aux extrémités de la terre. Ce qui est de plus surprenant, c'est qu'il m'a été impossible de vous joindre; quoique nous soyons maintenant dans le m ê m e païs, de longues maladies m'en ont empêché. Si elles ne deviennent plus supportables, il me sera impossible de vous aller trouver l'hiver prochain. Vous ne manquerez pas de dire qu'il y a dans tout ce la une espèce de fatalité, et que c'est l'ouvrage de la fortune, qui passe tout ce que les poètes ont feint de Tantale. Mais comme je vous l'ai déjà dit, l'écriture m'inspire de meilleurs sentiments; je ne crois plus de destin, ni de fortune, il faut remercier Dieu des biens qu'il nous donne; sans se fâcher quand il les refuse. S'il permet que je vous vois, je croirai que c'est la chose du monde la plus agréable, et la plus utile qui pût m'arriver; s'il ne me l'accorde point, je souffrirai tranquillement ce malheur: sa providence conduit nos affaires bien mieux que nous ne saurions souhaiter.